

Murmure révolutionnaire

La révolution québécoise. Hubert Aquin et Gaston Miron au tournant des années soixante, de Jean-Christian Pleau, Fides, « Nouvelles études québécoises », 271 p.

Sylvie Mongeon

Number 191, July–August 2003

L'intellectuel dans l'espace public : censure et autocensure

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18219ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mongeon, S. (2003). Murmure révolutionnaire / *La révolution québécoise. Hubert Aquin et Gaston Miron au tournant des années soixante*, de Jean-Christian Pleau, Fides, « Nouvelles études québécoises », 271 p. *Spirale*, (191), 10–11.



MURMURE RÉVOLUTIONNAIRE

LA RÉVOLUTION QUÉBÉCOISE. HUBERT AQUIN ET GASTON MIRON AU TOURNANT DES ANNÉES SOIXANTE
de Jean-Christian Pleau

Fides, « Nouvelles études québécoises », 271 p.

OSCILLANT entre la minutieuse analyse littéraire et la rigoureuse étude historique, à mi-chemin entre la charge politique et le plaidoyer militant, l'essai quelque peu hybride de Jean-Christian Pleau s'abreuve à diverses sources, épouse une trajectoire plurielle. Cette lecture, ou plus justement cette relecture, de deux textes phares de la « Révolution québécoise » — expression que l'auteur préfère à celle trop paradoxale de « Révolution tranquille » — détermine la place centrale qu'occupe la littérature dans l'examen du politique et affirme clairement la volonté d'engagement exprimée par l'auteur. Engagement critique bien sûr, mais également, à l'instar des auteurs convoqués, engagement politique et social.

Posés en miroir, reflets concomitants, « *La fatigue culturelle du Canada français* » (1962) et « *L'homme agonique* » (1963) constituent les assises sur lesquelles s'échafaude une posture critique nettement définie, un axe réflexif où le désir d'inscrire les œuvres dans le contexte historique qui les a vues naître côtoie la voix de l'auteur, intellectuel résolument impliqué jetant un regard incisif sur « *l'état des lieux intellectuels du Québec contemporain* » et celui des années soixante. Pleau fait donc valoir en *a priori* la nécessaire et radicale révision de « *nos partis pris de lecture à l'égard de ces textes majeurs* ». En fait, deux interrogations gouvernent l'ensemble de sa recherche : « *Peut-être ces grands textes ont-ils aussi quelque chose à nous apprendre du point de vue politique? Et cela non seulement sur le Québec des années soixante, mais encore sur celui d'aujourd'hui? C'est du moins le sentiment que j'ai eu, dès lors que je me suis décidé à envisager un peu plus sérieusement qu'on ne le fait normalement la réflexion politique d'Aquin et de Miron.* » Dès lors, il s'agit pour l'essayiste d'entreprendre une véritable approche historique, de se mettre à l'écoute d'Aquin et de Miron, de saisir pleinement la teneur politique de leurs textes afin d'en dégager l'exceptionnelle lucidité, la troublante actualité. Ne s'attachant pas spécifiquement aux qualités proprement littéraires des textes, mais collant malgré tout au plus près de la lettre, Pleau insiste davantage sur la politisation du littéraire que sur la littérarité du politique. L'argumentation, située à la périphérie du langage, arbore les allures



Michel de Broin, *Entrelacement*, 2001, bitume, peinture; rives du Canal Lachine, exposition Artefact.

d'un questionnement sur la prise de parole de ces deux écrivains engagés, militants. L'ensemble du discours critique se dessine ainsi comme une réflexion obstinée tournée vers l'historicité de ce dire révolutionnaire, alors même que la parole de l'essayiste se déploie dans les limites de longues, et parfois malheureuses, digressions. Au risque de s'enliser dans les marécages peu pertinents de l'anecdote, l'auteur, au gré de ces nombreux apartés, s'oppose vigoureusement au désenchantement politique ambiant, à la « *désaffection généralisée à l'égard du politique* » et souligne, du même souffle, son implication dans le concert des voix, son « *impossible détachement* ». Aussi, farouche dénonciateur d'une critique dépaysée, dépolitisée, l'ouvrage de Jean-Christian Pleau s'applique-t-il à mettre en lumière le rôle fondamental joué par Aquin et Miron dans la prise de conscience politique des années soixante et tend à démontrer comment la dimension politique de leurs textes, pour peu qu'on l'écoute, éclaire toujours l'étourdissante « *circularité du débat public sur la question nationale* ».

Les paroles...

« *La fatigue culturelle du Canada français* » s'écrit dans un climat d'affrontements, au sein d'une querelle où le texte d'Aquin répond à « *La nouvelle trahison des clercs* » que signe Pierre Elliott Trudeau. Mais bien plus qu'un simple écrit de circonstance, « *La fatigue culturelle* » dépasse largement le cadre de la controverse pour devenir non seulement le manifeste politique de son auteur mais également, et surtout, un moment charnière, un texte clé qui sanctionne l'élaboration et l'introduction d'une réflexion véritablement révolutionnaire dans l'espace intellectuel québécois.

Au fil du labyrinthique raisonnement d'Aquin, que Pleau s'efforce consciencieusement de mettre en contexte et de situer dans le parcours révolutionnaire de l'écrivain, l'idée de globalité, de culture globale, s'impose comme étant « *la contribution la plus utile d'Aquin à la réflexion politique sur la situation québécoise* ». Contre un nationalisme conflictuel et sectaire, Aquin défend un nationalisme global qui, pour autant qu'il soit fortement ancré dans la situation historique qui préside à son émergence,

s'avère capable de reconnaître la cohabitation pacifique d'une pluralité de cultures globales, toutes porteuses d'une langue et d'une mémoire spécifiques. L'écriture de « La fatigue culturelle », pleinement saisie dans sa réalité historique, constitue selon Pleau un instant privilégié où une parfaite adéquation se crée entre la construction d'une pensée politique et la naissance d'une société moderne. Or, afin de véritablement prouver la pertinence, voire l'urgence,

mode de va-et-vient, Miron pris dans les mailles d'une conversation solitaire avec lui-même, dialogue fréquemment interrompu, et avec un bonheur discutable, par le souffle de Pleau, en italiennes.

L'aliénation de la langue se trouve semble-t-il au cœur de la pensée politique du poète et au centre même de sa poésie. Ce faisant, « L'homme agonique », loin de se recroqueviller sur lui-même dans les sphères exigües de l'énoncé poé-

au Québec. Comment expliquer ce flagrant manque d'écho? Faut-il conclure que l'écrivain militant, même exceptionnellement enraciné dans la réalité d'une société donnée, ne soit le fait que de quelques intellectuels triés sur le volet, un subtil plaisir de mandarins? Si l'on se situe dans la perspective de Pleau tout au long de son essai, on ne peut qu'être étonné par le fait que l'auteur escamote complètement ces questions, qu'il tronque la dimension plus polémique de son travail pour une observation de la scène politique québécoise contemporaine.

D'entrée de jeu, Pleau se demandait ce que ces textes majeurs de la Révolution québécoise avortée pouvaient nous apprendre sur la situation politique du Québec au tournant du XXI^e siècle. Fidèle à son interrogation, l'auteur affirme que l'incapacité (ou le refus) de prendre en compte ce que les penseurs des années soixante ont dit explique en partie l'impasse dans laquelle se trouve aujourd'hui le Québec. La réflexion de Pleau repose d'abord et avant tout sur une catégorique minimisation des différences, pourtant notoires, qui séparent le Québec actuel et celui des années soixante. Il soutient que « de 1960 à aujourd'hui, il n'y a peut-être au fond qu'une différence de degré » et que les analyses d'Aquin et de Miron, qu'il a cherché à situer et à replacer dans l'histoire, continuent « de s'appliquer en partie à la société québécoise d'aujourd'hui ». Fort de ce nivellement, de ce télescopage temporel, l'auteur affirme que l'identité québécoise, essentiellement linguistique, ne peut forcément qu'être fracturée et chancelante du fait que l'aliénation de la langue, qui troublait tant Miron, ne soit aucunement chose du passé. Afin de « sortir du cercle », le concept de globalité proposé par Aquin reste, quarante ans plus tard, « le meilleur moyen d'articuler les revendications et les griefs du Québec à l'endroit du système fédéral canadien ».

Cette (très discutable) appréhension de la réalité rappelle étrangement le manque de rigueur et la naïveté des apartés historiques qui ponctuent l'essai. Mais l'intérêt de *La Révolution québécoise* ne réside pas tant dans la justesse du commentaire que dans l'intention même de Pleau. Interrogeant rétrospectivement deux textes majeurs des années soixante, regardant le non-impact politique de ce discours intellectuel, l'essayiste se situe lui-même en tant qu'intellectuel dans la cité soutenant fermement que ces textes ont toujours quelque chose à nous apprendre sur le Québec actuel. Au-delà de la démonstration et de l'analyse, la démarche de Pleau — et c'est là que réside toute sa valeur — articule d'importantes questions sur la place et le rôle des intellectuels au Québec, sur la démobilisation politique et ses (inévitables?) répercussions sur la critique littéraire et la réception des œuvres. Toutefois, il est dommage que Pleau ne se soit pas penché en conclusion sur la valeur et le poids de sa propre prise de position, sur la possible ou l'improbable résonance de son murmure révolutionnaire.

Sylvie Mongeon



Michel de Broin, *Entrelacement*, (détail), 2001, bitume, peinture; rives du Canal Lachine, exposition Artefact.

d'une critique sinon partisane du moins politique, Pleau jouxte à ce Aquin revendicateur la figure de Miron. Non pas le poète de « La marche à l'amour », mais bien l'auteur de « L'homme agonique », le poète militant, le poète du combat.

Une incontestable intimité unit le projet aquinien et la poésie de Gaston Miron. L'exploration littéraire de « L'homme agonique », tout comme celle de « La fatigue culturelle », relève d'une implacable nécessité critique. L'articulation de présupposés méthodologiques bien précis colore la démarche. L'enracinement du texte dans le contexte québécois, la mise en situation du poète, l'appréhension de l'œuvre en tant qu'acte de parole structurent l'analyse. C'est en accordant une attention toute particulière aux vers les plus explicitement révolutionnaires — « la loi d'émeute », « le fou du roi », « la nue propriété » — que Pleau décrypte le texte en prenant soin de ne jamais oublier la vie de Miron et son activité publique. L'extrême lucidité et l'acuité du poète n'ont d'égale que la justesse du propos exprimé par l'homme engagé, impliqué dans la vie de la cité. La lecture se déroule ainsi sur un

tique, excède en quelque sorte la personne de Miron et son œuvre. À la faveur d'une lecture circonstancielle, Pleau se glisse dans les coulisses de l'expression littéraire pour en faire sortir des indices biographiques, politiques et idéologiques qui, tour à tour, viennent teinter la compréhension du poème, exacerber son caractère engagé.

... d'un écho toujours perdu

Au terme de cette percée littéraire et historique, les propos de Pleau se couvrent d'accents pour le moins amers, alors que l'essayiste vérifie la véracité de son intuition de départ : les pensées d'Aquin et de Miron sont demeurées lettres mortes, paroles incomprises, agoniques et fatiguées. Un chuchotement discret. Il semble en effet que dès les années soixante-dix, le mouvement nationaliste ait mis sous le boisseau les principales intuitions sur lesquelles reposait l'engagement politique et littéraire des deux écrivains. Le constat reste sans appel. À l'extérieur d'un cercle très sélect d'auditeurs avertis, Aquin et Miron n'ont exercé aucune influence